

clamation d'Hadrien, tout le peuple, sénateurs, chevaliers, vieillards, femmes désertaient les bancs du théâtre, et couraient en foule vers l'Athénée, se raillant des trainards. Quand un rhéteur célèbre arrivait dans une ville, ce n'était que supplications pour qu'il s'y fit entendre, encombrement du théâtre, applaudissements, larmes, couronnes, diplômes civiques, sacerdoces, immunités, tout ce que pouvait donner une ville grecque déchue de sa liberté. Et comme il y avait des villes grecques dans tout l'Orient, ces tournées triomphales des grands rhéteurs comprenaient, sans parler de Rome hôtesse privilégiée de tous les talents, la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte. Aristide, quoique sa dévotion le rende modeste, s'intitule le premier des Grecs; Hérode Atticus est appelé la langue de la Grèce; Hadrien, arrivant de Phénicie à Athènes, dit en occupant sa chaire pour la première fois : « Cette fois-ci encore les lettres vous viennent de Phénicie. » (Cadmus, on doit le savoir, était censé avoir apporté l'alphabet de Sidon en Grèce). Hadrien à Athènes était arrivé en triomphe, les chevaux qui traînaient son char conduits par des rênes d'argent, lui-même vêtu d'un habit magnifique, couvert de pierres précieuses; on le vénérail comme le grand prêtre d'Éleusis; un cortège de jeunes gens le ramenait chez lui tous les jours.

Plus que jamais, ces hommes se faisaient faire la cour par le prince. Nous avons vu la longanimité amicale de Marc Aurèle pour Hérode Atticus. Quand ce prince vint à Athènes, c'était, disait-il, pour se faire initier à Éleusis et pour entendre discourir Hadrien. Après l'avoir entendu, il le combla d'honneurs et d'argent. A Smyrne, il voulut voir Aristide qui, sans façon, refusa d'aller chez l'empereur

parce qu'il avait un discours à faire et n'aimait pas à se déranger; de plus, disait-il, il n'avait rien à demander de ce que les autres demandaient. L'empereur le vit enfin : « Quand pourrons-nous t'entendre? lui dit-il. — Propose-moi un sujet aujourd'hui et tu m'entendras demain; car je ne suis pas de ceux qui vomissent (c'est-à-dire qui improvisent), mais permets que mes disciples y assistent. — Soit, ce sera plus populaire. — Permetteur de crier et d'applaudir. » Marc Aurèle le permit et eut la bonté de prendre ce sans-gêne pour de la simplicité.

Dans cette admiration du prince, dans cet enthousiasme de la jeunesse, il y avait quelque chose de sincère. On pleurait pour tout de bon à ces harangues; on pleura lorsque le rhéteur Hadrien fit l'oraison funèbre d'Hérode Atticus; quand il fut accusé du meurtre d'un rival que ses élèves avaient tué, on pleura et il fut absous. C'est chose incroyable jusqu'à quel point ces yeux grecs étaient pourvus de larmes, et combien l'imagination seule, l'art avec ses procédés calculés, provoquaient de sensibilité éphémère chez ces hommes chez qui les affections sérieuses n'étaient pas plus tendres qu'il ne faut. Marc Aurèle lui-même, quand Aristide vint le haranguer au sujet du tremblement de terre de Smyrne, Marc Aurèle ne cessa de gémir; mais quand l'orateur en vint à cette phrase qui recèle sans doute un secret d'atticisme perdu pour nous : *Les zéphyrus soufflent dans un désert* (Ζέφυροι δ'έρημον καταπνεύουσιν) l'euphonie du langage, la délicatesse de la pensée, la perfection de l'art le vainquit et il éclata en sanglots. Nous, gens du Nord qui avons le malheur d'avoir trop de bon sens, nous ne nous doutons pas de cette sensibilité

artistique qui met le cœur dans les oreilles et fait pleurer pour une phrase bien euphonique ou pour une *fioriture* élégamment filée. Le philosophe et le stoïcien Marc Aurèle était ce jour-là comme le peuple de Naples ou de Palerme quand il détèle les chevaux d'une cantatrice et que les femmes se jettent en pleurant au cou de la *Diva*.

Telle était donc la grande gloire du génie grec ; mais sous cette perfection de l'art (nous ne l'apprécions pas, mais nous devons la supposer) quel vide de la pensée ! quel puéril génie ! quelle gloire stérile ! Tous les rhéteurs, d'ailleurs, n'occupaient pas la chaire d'Athènes ; il y en avait qui dégradaient étrangement leur art. Quelques-uns se louaient comme on louait des histrions ; ils étaient nourris, et payaient en éloquence. Des femmes bel esprit aimaient à entendre *déclamer*, c'est-à-dire haranguer pendant leur toilette. Un certain rhéteur, pour deux cents drachmes, déclamaient au repas, réglait la durée de son discours sur la quantité de vin qu'il voyait boire et haranguait l'orgie pendant des heures, sans rien perdre de la pompe de son langage ni de la gravité de son attitude : singulier besoin qu'avaient les oreilles de cet amusement semi-intellectuel dont elles se berçaient ! Et les maîtres les plus illustres eux-mêmes, que faisaient-ils, sinon parler pour parler ? Allant de ville en ville ; faisant le panégyrique de la cité où il passe et de l'hôte qui le reçoit¹ ; mettant au-dessus de tout le reste la ville, l'hôte, la fête, le dieu d'aujourd'hui ; quand il a épuisé tous les panégyriques, prenant pour sujet quelque chose de neuf comme les

¹ Nous avons dans Lucien une harangue de ce genre, *Herodotus vel Aëtio*. Voy. aussi son traité intitulé : *Harmonides*.

cheveux de Lédà, les louanges de Castor et de Pollux, l'ambassade de Darius à Alexandre ; écolier jusqu'au dernier soupir, mais écolier arrogant et hargneux ; commençant par des exordes multipliés, sur lui-même, sur son éloquence, sur sa gloire ; ne parlant que de son langage, ou quelquefois du langage de ses rivaux ; déchirant ceux-ci, leur reprochant le vide et l'inutilité de leur discours, leur extravagance, leur incorrection « faite pour ne plaire qu'à des femmes et aux pires d'entre les femmes ; » les appelant saltimbanques et danseurs de théâtre, comme si lui-même était autre chose : tel est le rhéteur Aristide. Nous avons vu sous Trajan, Dion Chrysostome, littérairement mieux inspiré, politiquement plus sérieux : Dion Chrysostome est l'homme d'État de la république tributaire de Pruse en Bithynie ; c'est toujours quelque chose. Mais sous Marc Aurèle où les importances locales diminuent, le rhéteur n'est plus le grand homme de sa banlieue ; ce n'est autre chose qu'un grand artiste, faisant, comme on le dirait de notre temps, de l'art pour l'art et de la parole pour la parole : pauvre métier, même quand on y gagne des couronnes ! Quand par hasard il se trouve traiter un sujet utile, il s'étonne et il en demande presque pardon : « Nous rhéteurs, dit-il, quand nous déclamons, ce n'est pas toujours à la condition de ne rien dire qui touche au bien public. » Et, après toute cette éloquence dont il est si fier, qu'il croit devoir à une mission des dieux, à des visions, des songes, il comprend avec tristesse qu'elle n'occupe encore qu'un rang inférieur dans l'admiration publique. C'est tout au plus le second des divertissements : on préfère le théâtre ; le danseur et le pantomime passent avant le *premier des Grecs*. On va au bain et à la piscine, plutôt qu'à

l'Athénée : « Insensés, dit-il comiquement, on vous lavera encore après votre mort ; mais après votre mort, vous n'entendrez plus de harangue. »

Tel était cet abaissement de la littérature, probablement inaperçu pour les contemporains, bien frappant pour nous. Dans les arts, le déclin était plus sensible. Marc Aurèle, dans sa parfaite éducation, avait appris quelque chose des arts, mais il ne les aimait pas. C'étaient des séductions contre lesquelles sa philosophie le tenait en garde. Son esprit était trop sobre et trop sage. Ni un goût personnel comme Hadrien, ni la passion de la gloire comme Trajan, ne le portait de ce côté. Pour la philosophie, il avait de l'amour ; pour les lettres, il eut de la condescendance ; pour les arts, il eut tout au mieux de l'indifférence.

Or les arts en ce siècle avaient grand besoin d'être soutenus par le prince. Entre les sophistes qui amusaient l'intelligence, et les pantomimes ou les bateleurs qui enivraient les sens, il y avait peu de place pour les artistes. Sophistes et bateleurs s'unissaient contre les arts : ceux-là criaient de toute la force de leurs poumons et avec tout l'orgueil de leur philosophie contre ces délectations de l'âme, vulgaires, anti-philosophiques, indignes d'un sage ; ceux-ci, habituant les yeux et les oreilles à la charge, à la contrefaçon, à la parodie, les dégoûtaient du beau et du vrai. Le pédantisme des uns, la sensualité des autres, écrasait l'art.

Lucien nous montre ce discrédit. Neveu et petit-fils de sculpteurs, on lui conseille de suivre cet état. La statuaire lui apparaît en songe et cherche à l'entraîner vers elle. Mais elle bégaye avec peine une langue barbare, et la science

(*παιδεία*), apparaissant à son tour, fait honte à Lucien de se vouer à un aussi vil métier. S'il choisit l'art, « il ne sera qu'un ouvrier travaillant de ses mains, vivant au milieu de la poussière, avec une sale tunique ; obscur, peu estimé, serait-il un Praxitèle ou un Phidias ; penché sur un ouvrage grossier, tremblant pour le gain de quelques écus, ne s'élevant à rien de haut, ne faisant rien qui soit digne d'un homme. » Si au contraire il choisit la science (ce qui veut dire la rhétorique) il sera « puissant, aimé de ses amis, redouté de ses ennemis, comblé d'honneurs, siégeant avec les magistrats, écouté avec ravissement, montré du doigt quand il passera ; il aura la félicité, la puissance, l'autorité, la gloire ¹. »

De telles opinions sur les artistes étaient un faible encouragement pour l'art. Les écoles artistiques qui avaient eu une certaine dignité sérieuse sous Trajan, une abondance un peu fantastique sous Hadrien, commencent à s'appauvrir sous Marc Aurèle. Les monuments sont plus rares ; on ne nomme plus de grands artistes ; le style dégénère, la colonne élevée par Commode en l'honneur de Marc Aurèle est une copie, mais une copie affaiblie de la colonne de Trajan. Une certaine bienséance publique maintenait cependant encore, avec la dignité du pouvoir, la dignité de l'art. L'une et l'autre ne devaient tomber que sous les tyrans. L'art renouvelé par Trajan entra en décadence sous Commode, de même que l'art, glorieux sous Auguste, avait commencé à déchoir sous Tibère.

Mais au moins la philosophie, si honorée, si protégée, si puissante, devait-elle être en progrès ? Non, et nulle déca-

¹ Lucien, *de Somnio*, p. 4-6.

dence, plus que celle de la philosophie, n'a sa date certaine sous Marc Aurèle. Après lui, toutes les grandes écoles finissent. Après lui, il n'y a plus d'Épicuriens ; le flot montant de la superstition polythéiste les a emportés. Il n'y a plus de péripatéticiens ; de cette école disputeuse, il ne reste qu'un instrument de dispute, la dialectique. Il n'y a plus de cyniques, transformés sans doute en mendiants purs et simples. Et surtout, il n'y a plus de stoïciens : cette grande école qui s'était renouvelée sous l'inspiration romaine, qui avait eu, à défaut d'un dogme précis, une dignité et une puissance morale incontestables, cette école qui fut, si quelqu'une le fut, l'école de Marc Aurèle, eut en lui son dernier disciple. La prépondérance personnelle excessive qu'il lui donna, et l'abus qu'elle en fit, furent peut-être la cause de sa chute ; le stoïcisme ne fut plus qu'une école d'intrigants.

Je me trompe cependant : une grande école resta debout, le platonisme subsista ; seule entre les sectes philosophiques, celle-là garda de la vie. Elle attirait les âmes par un double attrait, par leurs nobles instincts d'un côté, par leurs faiblesses de l'autre. Au temps dont nous parlons, Apulée, malgré ses rêveries théurgiques, Aristide malgré la banalité de son éloquence, ces deux païens qui semblent si complètement païens, rendent témoignage aux grandes vérités qui malgré tout se faisaient jour de plus en plus, qui avaient percé le nuage chez Sénèque, chez Apollonius de Tyane, chez Dion Chrysostome, chez Maxime de Tyr. Apulée nous parle de « ce roi suprême, cause, raison, principe de toute la nature, souverain générateur de l'âme, ouvrier permanent du monde qu'il a fait..., ce roi dont le nom ne peut être prononcé par personne. » Le rhé-

teur Aristide va plus loin encore et, le premier, si je ne me trompe, touchant à l'erreur fondamentale du paganisme, il n'est pas loin de professer le dogme chrétien de la création : « Zeus (Jupiter), dit-il, n'est pas fils de Saturne ; il n'a pas été élevé dans la Crète ; il n'a pas couru les dangers que l'on raconte et il n'en aura jamais à courir. Zeus a tout fait, les dieux et les hommes. Il est né de lui-même ; il s'est fait lui-même avant toute chose... Comment ? il n'est pas possible de le dire. Ce qui est certain, c'est qu'il était dès le commencement et qu'il sera toujours le maître suprême, plus grand, plus ancien que tout le reste, et qu'il n'a été fait par personne... De même qu'Athênè (Minerve) est sortie de son cerveau sans que nulle union corporelle ait concouru à sa naissance, ainsi Zeus s'est fait lui-même et de lui-même, et, pour être, n'a eu besoin de personne. Au contraire, c'est de lui que tout a commencé d'être. En quel temps ? Il n'est pas possible de le dire, car alors le temps n'était pas. Zeus a d'abord fait la terre..., puis les animaux..., puis les dieux qui descendent de lui comme une chaîne d'or dont les premiers anneaux sont Eros (l'amour) et Anankè (la nécessité) ; puis, enfin, ne dédaignant pas d'être le père des hommes, Zeus, avec la matière inférieure qui lui restait, a fait l'homme, race imparfaite, intermédiaire entre les animaux et les dieux, sujette aux souffrances comme ceux-là, douée de raison comme ceux-ci. Son nom est Zeus, parce qu'il a donné à tous l'être et la vie (ζωή). On l'appelle encore » (à l'accusatif) « Dia (διά, à cause de) parce que c'est le mot qui dans notre langue désigne la cause (τὸ τῆς αἰτίας ὄνοματι). » Étymologie contestable, mais curieuse ! C'est grâce à cette étincelle de vérité que le platonisme gardait encore de la vie.

Mais en même temps, je l'ai assez dit, le platonisme ou le pythagoréisme qui se confond avec lui, se pliait aux faiblesses de notre nature, et, jeté par Apollonius dans les voies de la théurgie, y marchait de plus en plus. Il pratiquait la magie, croyait aux devins, écoutait les oracles, prétendait opérer des prodiges; il était en commerce avec les *démons*, bons ou mauvais. Il tenait ainsi le siècle et par sa grandeur et par sa faiblesse. Il aidait aux nobles élans de sa pensée; il satisfaisait les penchants égarés de son cœur. C'était la doctrine des âmes ardentes et des imaginations vives, des esprits élevés et des cœurs inquiets, des poètes, des rhéteurs, des femmes. Mais en s'abandonnant à ce platonisme théurgique, le siècle s'enfonçait dans le plus dangereux des abîmes, la recherche du surnaturel hors de Dieu. Il se livrait à tous les imposteurs en ce monde, à toutes les puissances mauvaises hors de ce monde : esclave des uns, il se rapetissait, se dégradait, tombait dans la puérilité et la sottise; esclave des autres, il se perdait, se corrompait, tombait dans l'ignorance volontaire et la haine de Dieu. Marc Aurèle lui-même, quoique superstitieux, avait compris ce danger, et il ne penche guère vers le platonisme.

Et en même temps, par une triste compensation, sous le règne philosophique et dévot de Marc Aurèle, l'antiphilosophie et l'antireligion levaient la tête. Lucien raillait toutes les doctrines et toutes les croyances en face de la recrudescence, provoquée par Marc Aurèle, de toutes les croyances et de toutes les doctrines. Le pyrrhonien Sextus Empiricus leur opposait à toutes le doute érigé en système, soutenu par toutes les forces de la raison et devenu une philosophie à son tour. Ainsi se justifiait le scepticisme,

pratique chez Lucien, théorique chez Sextus, même en un siècle qui consultait tous les philosophes et tous les devins, même sous un prince qui vénérât toutes les écoles et tous les autels. La résurrection officielle de la philosophie avait été la mort de la philosophie.

L'empire commençait donc à déchoir dès avant la mort de Marc Aurèle, lentement, insensiblement, mais réellement. Du reste, cette mort elle-même, qui devait bien autrement précipiter le destin de l'empire, n'était déjà plus éloignée.

Aux calamités qui marquaient les dernières années du règne comme elles avaient marqué les premières, la guerre était venue se joindre. Ou plutôt, presque toujours présente sur une frontière ou sur une autre, dans une proportion plus ou moins importante, la guerre avait été à peine interrompue. Quand la révolte de Cassius avait brusquement éloigné Marc Aurèle des bords du Danube, il y avait laissé la paix; et Rome sur ses monnaies se promettait une *paix éternelle*; mais cette paix, il n'avait pas eu le temps de l'affermir. La guerre recommença, peu grave d'abord, et les lieutenants de Marc Aurèle purent lui gagner à lui et à son fils un nouveau titre d'*imperator* qui ne coûta rien à ces princes et qui coûta peu aux généraux (177). Bientôt cependant la guerre fut plus sérieuse. Marc Aurèle, âgé de cinquante sept ans, faible de santé, pacifique de caractère, dut cette fois encore dire adieu à Rome, à ses amis, à la philosophie (178).

Ces adieux furent tristes et solennels, comme si tout le monde comprenait que c'étaient les derniers. On raconte même que les disciples de la philosophie, voyant partir, je ne dirai pas leur empereur, mais leur maître, pour une guerre dont il ne devait pas revenir, lui demandè-